

5492
MAGNIEN, V.
1927

(g)
THEOCRITES

LA MÉDECINE ET LA PHILOSOPHIE

DANS LE « CYCLOPE » DE THÉOCRITE

On admire à bon droit l'art avec lequel Théocrite a su transformer le monstre terrible et sanguinaire qu'était le Polyphème de l'*Odyssée*, en un jeune amoureux chantant sa passion, naïf et rude, touchant et risible.

On peut encore louer le poète, originaire de Syracuse, d'avoir traité un sujet sicilien dans un dialecte sicilien, et d'avoir réalisé la même harmonie du sujet et de la langue que, par exemple, dans son idylle *Les Syracusaines*.

Mais le *Cyclope* présente une autre sorte d'intérêt.

Le jeune Cyclope Polyphème est devenu amoureux de la blanche Galatée, qui le fuit et qu'il ne peut suivre dans la mer : envahi par une passion désordonnée, il se consume, et oublie tout ce qui n'est pas son amour. Cependant un jour, assis sur le bord de la mer, il exprime ses sentiments dans une ode ; et ce chant le guérit. Voilà l'histoire exposée dans l'idylle ; voilà le mythe, dont la signification se trouve notée par les premiers vers : il n'est pas de remède meilleur contre l'amour que l'art des Muses.

Sans doute Théocrite a raconté l'histoire, a peint le héros, et lui a fait formuler ses pensées et ses désirs, sur un ton plaisant, ou même comique. Cela convenait au

A35 263. Magnien, V.: La médecine et la philosophie dans le „Cyclope“ de Theocrite. L'Acropole 2 (1927) 97—111.

Verf. stellt Beziehungen von Theokrits Kyklopengedicht (XI) zur praktischen Philosophie der Pythagoreer fest, bei denen die Heilung der Leidenschaften durch die Musik gang und gäbe war.

L'Acropole
2 1927 97-111

V2685

talent agréable de l'auteur, au genre même de sa poésie, tout proche du genre comique, enfin au sujet, qui ne comporte pas de dangers tragiques pour Polyphème ou pour Galatée. Mais sur ce ton, et avec ce sourire, il a exposé une idée sérieuse, et traité un grand problème, intéressant la médecine et la philosophie.

Pour s'en persuader, il suffira sans doute de voir combien, dans cette courte idylle de 81 vers, Théocrite a fait d'allusions à des théories médicales ou philosophiques, de s'aviser qu'il pense — sans le dire — à l'affaire extraordinaire où s'illustra le grand médecin du temps, Érasistrate, et enfin de comprendre qu'en affirmant la vertu purificatrice de la « musique », il n'a pas suivi une fantaisie individuelle, mais adhéré à une grande doctrine admise par toute l'antiquité hellénique.

**

Des traits nombreux, dans le *Cyclope*, rappellent la médecine ou la philosophie.

Théocrite s'adresse à un médecin, Nicias (vers 5), dont nous savons par ailleurs encore (1) qu'il fut en même temps poète.

Il distingue différentes médications : *φάρμακον*, remède en général et surtout remède interne ; *ἐγγύριον*, onguent ; *ἐπίπαστον*, poudre (vers 2).

Il recommande le remède comme « léger », « agréable », mais le reconnaît « difficile à trouver » (vers 3-4).

Son Cyclope vient d'atteindre l'âge de la puberté « ayant depuis peu de la barbe autour de la bouche et des tempes » (vers 9).

La physiologie monstrueuse du Cyclope est bien expliquée : « Je sais (dit le Cyclope, s'adressant à Galatée absente) pourquoi tu me fuis ! C'est parce qu'un sourcil

(1) Idylle XXVIII, 20.

velu s'étend depuis une oreille jusque vers l'autre oreille, parce qu'un seul œil s'ouvre sur ma face, qu'un large nez s'étend au-dessus de ma lèvre » (vers 30-33).

Un moment, Polyphème envisage une opération chirurgicale, qui le rendrait moins laid : « Il y a du bois de chêne, et, sous la cendre, un feu qui ne s'éteint pas. Je supporterais d'être brûlé par toi et dans mon âme (en grec : *ψυχή*) et dans mon œil qui m'est plus cher que tout » (vers 51-53). Il veut dire par là qu'il se laisserait brûler les sourcils et les poils de la poitrine, et supporterait la brûlure qu'il en ressentirait jusque dans son œil et dans son souffle vital. — Par *ψυχή*, il entend donc, — comme très souvent les Grecs —, une âme matérielle, qui a son siège dans la poitrine et dans le cœur et dont la nature a quelque chose de commun avec la nature de l'air (1).

Le Cyclope regrette que sa mère ne l'ait pas mis au monde « ayant des branchies » (vers 54), car, s'il avait des branchies, il pourrait aller au fond de la mer, visiter le séjour de Galatée. Le poète qui le fait parler n'ignore donc pas que les poissons peuvent vivre dans l'eau grâce à leurs branchies, comme l'avait enseigné Aristote (2), comme l'enseignait sans doute Nicias, ou l'illustre Érasistrate, ou même Hippocrate (3).

(1) Voir Zeller, *La philosophie des Grecs*, II, p. 419-420. Aristote dit (*De l'âme*, II, 8, 10, trad. Barthélemy Saint-Hilaire) : « La nature fait servir le souffle soit pour la chaleur intérieure qui est indispensable..., soit pour la voix ». Les scholies BL d'Homère ont, en N 84, cette définition : *ἡ ψυχὴ πνεύμα ἐστίν*. — Cette « âme » est distinguée avec soin, par les philosophes, de la pensée, ou intelligence, c'est-à-dire de la partie qui dirige l'être humain.

(2) Aristote a fait remarquer en effet que les êtres qui vivent dans l'eau ont des branchies : *Hist. An.*, VIII, 2, 4.

(3) Au ^{II} siècle après J.-C., Galien explique ainsi le rôle des branchies : « L'appareil de ce qu'on nomme les branchies leur [aux poissons] sert de poumons. Car ces branchies sont parsemées de très nombreux orifices

Polyphème, voulant donner de l'inquiétude à sa mère, va lui dire qu'il sent battre violemment son pouls « à la tête et aux pieds » (vers 70) : c'est que les maladies se reconnaissent surtout, dans la médecine antique, à l'accélération et à l'irrégularité du pouls.

Plusieurs détails font allusion à l'herbe, aux plantes, aux fleurs (vers 13, 14, 26, 45-46...); et même le Cyclope précise que telles fleurs viennent en été, telles autres en hiver, en sorte qu'il ne peut les porter ensemble (58-59) : autant de traits qui conviennent aussi bien, sinon mieux, à un naturaliste ou à un médecin qu'à un poète.

L'amour du Cyclope n'est pas un amour charmant et joyeux. Polyphème ne jette pas des pommes, n'envoie pas des roses, des boucles de cheveux, comme le font souvent les jeunes gens — cadeaux de valeur symbolique, nous apprend le philosophe péripatéticien Cléarque de Soles, dans un texte conservé par Athénée (1) —. Il est devenu véritablement furieux (vers 11). Il se consume (14). Il maigrit (vers 69).

L'amour du Cyclope est « une blessure qu'un trait de la grande Aphrodite lui a enfoncée dans le foie, et qui tient le cœur sous sa domination » (vers 15-16).

En appelant l'amour une blessure, ἔλκος, Théocrite est d'accord non seulement avec les poètes (2), mais avec Hippocrate, pour qui toutes les maladies sont des blessures (3).

extrêmement petits par lesquels peuvent passer l'air et le souffle (en grec ἀτμός), mais trop tenus par rapport à la densité de l'eau : ainsi elles rejettent l'eau et envoient à l'intérieur l'air et le souffle. » (Galien, édit. Kühn, III, p. 443). Il est probable que Galien a emprunté cette théorie à ses devanciers, et quelques-uns l'ont fait remonter jusqu'à Hippocrate.

(1) Athénée, *Deipnos.*, 553, E et suiv.

(2) Par exemple, suivant Euripide, *Hippolyte* 392, l'amour a blessé Phèdre, ἔτρωσεν.

(3) « Hippocrate... affirmant que toutes les maladies sont des blessures » (Galien, édit. Kühn, VII, p. 745).

En mettant la blessure dans le foie, il suit Hippocrate, Platon et la plupart des philosophes et des poètes grecs qui plaçaient dans le foie, ou vers le foie, la faculté de l'âme dite *epithumétique*, celle qui ressent, désire (1)....

Le Cyclope se dit à lui-même : « Où tes *phrènes* se sont-elles égarées ? » (vers 72). Théocrite entend donc par *phrènes*, comme les poètes depuis Homère (2), l'ensemble des sentiments et des passions qui se produisent dans le foie ou vers le foie, et peuvent envahir le reste de l'âme.

Il considère donc la passion comme un mouvement.

Or, Platon a parlé de « mouvement furieux » (*Leges* 791 a). Aristote a précisé : « S'attrister ou se réjouir, ou pen-

(1) Voir l'*Acropole*, octobre-décembre 1926. La distinction des trois facultés, νοῦς, θυμός, ἐπιθυμία, pensée, ardeur vitale, faculté sensitive, — ou bien de deux âmes, âme raisonnable et âme irraisonnable —, se retrouve non seulement chez Platon, Hippocrate, Homère, Pythagore, mais un peu partout chez les Grecs. Aristote l'admettait (cf. E. Zeller, *Grundriss der Geschichte der griech. Philosophie*, 3^e édit., 1889, p. 173-175) : quand Aristote parle du diaphragme, φρένες, qui sépare « la partie plus noble et la partie moins noble » (*De part. an.*, III, 10, édition Didot, III, 268), il répète en somme ce qu'avait dit Platon. De même Démocrite (Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, 3^e éd., II, p. 72), Héraclite sans doute (*ibid.*, I, p. 98), Posidonius (d'après Galien, V, 425, édition Kühn), Plutarque (*De virt. morali*, 3), Aristide Quintilien (*De musica*, II, p. 60, édition Meibomius), Clément d'Alexandrie (*Strom.*, IV, 23), Philon le Juif (*De agricultura*, 16, *Legis allegoriae*, III, 38), d'autres, sans compter les poètes, ont adopté ou expliqué cette théorie.

Les Stoïciens eux-mêmes ont sans doute pris cette opinion comme point de départ, si l'on s'en fie à Sénèque (*Epist.* XCII) : celui-ci distingue d'abord le corps et l'âme, puis, dans l'âme, les parties servantes et le principal, dans le principal, l'irraisonnable et le raisonnable ; enfin il dit : « Irrationalis pars animi duas habet partes : alteram animosam, ambitiosam, impotentem, positam in affectionibus ; alteram humilem, languidam, voluptatibus deditam ».

(2) Homère fait appeler φρένες ἑλέ, litt. « égaré pour ce qui est des *phrènes* », le dieu Arès bouleversé par la douleur. Euripide appelle l'amour de Phèdre « une maladie et un égarement des *phrènes* », νόσον... καὶ πλάνον φρενῶν, *Hippolyte* 282.

ser, ce sont certainement des mouvements s'il en fut ; chacun de ces actes est un mouvement, et c'est l'âme qui les produit. Par exemple, s'indigner, craindre, auront lieu parce que le cœur sera mu de telle façon... Or ces phénomènes se produisent par le déplacement de certains éléments mis en mouvement, ou par l'altération de certains autres... » (*De l'âme*, I, 4, 11, traduction Barthélemy Saint-Hilaire). Et plus tard Galien parlera de « mouvements de la passion, se produisant dans l'appareil du corps, qui peuvent devenir considérables et fréquents » (V, p. 465), de « mouvements de la passion qui n'ont rien de violent » (V, 463).

En notant que le mouvement de la passion atteint le cœur (vers 15), Théocrite est encore d'accord avec les philosophes et les médecins.

**

Le dernier vers du *Cyclope*, où Polyphème apparaît guéri « plus facilement que s'il avait donné de l'or », nous fait penser aux honoraires des médecins.

Le médecin Érasistrate, ayant guéri le roi Antiochos, reçut de Ptolémée, fils d'Antiochos, cent talents d'or (environ 575.000 francs d'or), nous raconte Pline l'Ancien (*H. N.* XXIX, 3). Le même auteur affirme ailleurs (*H. N.* VII, 37) que cent talents d'or furent donnés à Cléombrote de Céos, le père d'Érasistrate.

Or Nicias, le médecin auquel Théocrite adresse son idylle, était un « compagnon » d'Érasistrate : nous le savons par le scholiaste de Théocrite, qui cite du reste sa source, Denys d'Éphèse.

Érasistrate, dont les ouvrages sont malheureusement perdus, apparaît comme l'un des plus savants et l'un des plus habiles médecins de l'antiquité hellénique (1).

(1) Celse nous apprend (*De medicina, praef.*, I, 6) qu'Érasistrate (ainsi qu'Hérophile) non seulement disséqua des cadavres, mais put pratiquer

Mais il se distingua tout particulièrement dans un cas resté célèbre.

Le jeune Antiochos, fils du roi Séleucos, dépérissait, sans que personne autour de lui pût deviner la nature et la cause de son mal. Érasistrate, mandé, discerna que la maladie avait une cause morale, puis devina que c'était l'amour. Ensuite, observant les changements de couleur qui se produisaient chez le jeune homme, l'irrégularité et le trouble du pouls à certains moments, il s'aperçut qu'Antiochos aimait Stratonice, la jeune femme de son vieux père. Quand il eut découvert le sentiment que le jeune homme voulait cacher, l'habile médecin vint dire au roi qu'on ne pouvait guérir le mal de son fils, un amour impossible à satisfaire. Au roi, surpris de cette difficulté, il déclara d'abord que la femme aimée d'Antiochos était la sienne, à lui Érasistrate. Et comme Séleucos le suppliait de renoncer à cette femme, Érasistrate lui demanda si lui-même agirait ainsi dans un cas pareil. Le roi le jura. Alors Érasistrate dévoila la vérité, qu'Antiochos aimait Stratonice, mais mourrait plutôt que d'avouer cet amour. Le vieux roi, mettant l'amour paternel au-dessus de l'amour conjugal, donna Stratonice comme épouse à son fils, et lui céda en même temps toute une partie de son royaume.

Voilà l'anecdote que rapportent, avec des détails parfois un peu différents, mais un fond toujours identique, Valère Maxime (V, 7), Plutarque (*Démétrius*, 38), Appien (*De reb. Syr.*, 59-61), Lucien (*De deu Syria*, 17-18), Julien (*Misopog.* p. 447-449), à laquelle Galien fait allusion (XIV, 630 et XVIII, B, 18), que résume Suidas en son *Lexique* (sous le mot *Érasistrate*).

la vivisection sur des criminels. Telle affirmation d'Érasistrate, rapportée par Galien, semble contenir en principe la théorie relative à la circulation du sang. Il avait fait aussi d'importantes études sur les fonctions du cerveau et du système nerveux.

Des critiques modernes (1) ont voulu nier l'authenticité de cette curieuse histoire. Si l'on s'en fie à la *Chronique* d'Eusèbe, disent-ils, Érasistrate « florissait » vers la 3^e année de la 130^e Olympiade, c'est-à-dire vers 258-257 av. J.-C.; il était donc né entre 310 et 300; or, le mariage d'Antiochos avec Stratonice n'a pu se célébrer que vers 294; Érasistrate avait alors, tout au plus, 16 ans; la gloire et l'autorité que suppose l'anecdote ne pouvaient appartenir à un enfant de cet âge.

Faut-il préférer le témoignage du seul Eusèbe à celui d'auteurs considérables, et fort différents les uns des autres par leur esprit et leur origine? Ce serait déjà fort téméraire. Mais nous n'avons pas la *Chronique* même d'Eusèbe : il nous en reste seulement un résumé en latin. Ce résumé, à la date de la 130^e Olympiade, contient la phrase : *Erasistratus medicus agnoscitur*. Ne pouvons-nous pas supposer que le copiste latin a transporté cette ligne d'un endroit à l'autre? Ne pouvons-nous, plus simplement encore, admettre que l'auteur a voulu dire uniquement : « Érasistrate acquiert alors un nouveau titre de gloire », sans rien préciser sur le titre de gloire et l'âge?

En tout cas, Georgios Syncellos, l'historien byzantin, qui semble avoir suivi, de façon générale, les mêmes sources qu'Eusèbe, nous dit, en termes très nets, dans sa *Chronographia* (p. 274 B) : « Érasistrate se faisait reconnaître sous Séleucos, comme un médecin très éminent : il sut voir qu'Antiochos, fils de Séleucos, était terriblement malade à cause de l'amour qu'il portait à la femme de son père, fille de Démétrius, et ainsi s'attira une grande admiration. Séleucos, touché par la souffrance de son fils, lui cède sa femme. »

(1) Voir notamment la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, art. *Erasistratus*, J. Merk dans *Rhein. Mus.* 68 (1893), p. 366. Par contre, Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, p. 40, avait rapporté l'histoire de Stratonice, Antiochos, Érasistrate, sans soulever d'objection sur les dates.

On ne saurait donc en douter : l'histoire était traitée partout comme véridique; Théocrite ne pouvait l'ignorer, et, s'adressant à un médecin, ami d'Érasistrate, ne pouvait l'oublier.

Du reste une anecdote semblable montrait Hippocrate lui-même habile à discerner une maladie d'amour. Le peuple de Macédoine, inquiet de voir son roi dépérir, avait fait appeler Hippocrate, et celui-ci découvrit que Perdicas était amoureux de Phila, la « pallas » de son père mort (1).

Longtemps après Théocrite, il est vrai, le médecin Galien eut des diagnostics analogues qu'il raconte lui-même avec complaisance. Une fois il reconnut qu'un jeune homme était amoureux, en constatant que son pouls était anormal et irrégulier, mais redevenait régulier quand la femme aimée était partie (*Œuvres*, XVIII, B, 40). Une autre fois, il sut discerner qu'une femme était amoureuse du danseur Pylade (XIV, 630-631). Et Galien a exposé quelques idées sur la maladie de l'amour. Ici (V, 29) il reconnaît que la faculté « épithumétique », c'est-à-dire la faculté qui ressent et désire, lance parfois l'homme dans un amour inguérissable; il a entendu tel amoureux déclarer qu'il voudrait bien se débarrasser de cette passion, mais ne le pouvait pas... Ailleurs il affirme avec force que l'amour n'est pas « une maladie divine », pas plus que l'épilepsie (XVIII, B, 18)... Dans l'amour déréglé, le pouls devient excessif et irrégulier, dit-il (XVI, 310); mais les battements du pouls montrent l'excès de la passion sans indiquer la nature de la passion; il n'y a pas de pouls particulier à l'amour... Et ainsi de suite.

Donc les médecins hellènes, étudiant les facultés de l'âme aussi bien que les organes du corps, s'appliquaient

(1) Soranus, *Vita Hippocratis*, dans les *Œuvres d'Hippocrate*, édit. Kühn, III, p. 852.

à reconnaître et à expliquer le mauvais fonctionnement de ces facultés. Ils soignaient les passions de l'âme aussi bien que les maladies du corps.



Théocrite ne contredit pas les médecins.

Sans doute il semble croire à l'origine divine de l'amour, quand il l'attribue à un trait d'Aphrodite (v. 16), de même que Sophocle (fragment 619 N) a appelé l'amour de Phèdre pour son beau-fils « une maladie lancée par les dieux ». Mais un médecin ou un philosophe grec auraient reconnu là des expressions poétiques ou mythiques, ne pouvant représenter la vérité dernière, puisque les dieux ne sont pas sujets aux passions, et ne peuvent inspirer des passions mauvaises.

Partout ailleurs, Théocrite s'exprime à peu près en médecin. Et le remède qu'il préconise contre la passion de l'amour, l'art des Muses, a été préconisé avant lui par des médecins aussi bien que par des philosophes.

Il y aurait grand intérêt à étudier de nouveau ce que les Grecs, philosophes et médecins, ont pu dire sur les effets divers produits par les différents arts consacrés aux Muses, par la réunion de plusieurs arts, par la « musique » à laquelle on assiste, et celle où l'on tient un rôle actif, par les instruments à vent ou les instruments à corde, par les différentes espèces de danse (1), par les divers modes musicaux..., par le dithyrambe, les chœurs tragiques.... L'intérêt ne serait pas moindre à considérer l'exactitude de ces théories....

Il suffira de noter ici quelques points.

Par « musique », les Grecs entendent soit l'ensemble des neuf arts consacrés aux Muses, soit une partie seulement,

(1) L'intéressant article de M. Alex. Philadelphus sur *La danse antique* (*l'Acropole*, octobre-décembre 1926) démontre bien la valeur « éducative » de certaines danses antiques.

notamment la réunion de la danse, du rythme, et du chant vocal ou instrumental (1). Le Cyclope de Théocrite chante, assis sur un rocher; sa « musique » comprend donc des paroles poétiques, un rythme, une mélodie.

La « musique » a trois grandes utilités, a dit Aristote (*Pol.* VIII, 7) suivant en cela Platon et Pythagore, et exprimant en fin de compte une idée commune à peu près à tous les Grecs : elle instruit, elle purifie les passions, elle distrait.

La guérison des passions par la « musique » — pour ne parler que de cette utilité — se pratiquait usuellement chez les Pythagoriciens, qui étaient à la fois médecins et philosophes. Suivant Plutarque (*De Is. et Os.* 80), les Pythagoriciens jouaient de la lyre avant de s'endormir « pour charmer et soigner la partie passionnée et déraisonnable de l'homme ». Pythagore employa une espèce de « musique » (τὸ πονδαῖον μέλος) pour ramener à la continence des jeunes gens qui se préparaient à attaquer une famille chaste (Sextus, *Adv. Math.* VI, 8; Quintilien, I, 10; Jamblique, *Vita Pyth.*, 195). — Platon rappelle comment les mères et les nourrices apaisent les terreurs des tout jeunes enfants en les bercant dans leurs bras et en chantant de petites chansons (*Leges* 790 e). Ailleurs (*Timæus* 47 d) il affirme : « L'harmonie, consistant en mouvements de même nature que les transports de notre âme, ne paraît pas, à ceux qui cultivent sagement les Muses, avoir comme seule utilité celle qu'on lui reconnaît d'ordinaire aujourd'hui, de procurer un plaisir irraisonnable. C'est à cause des transports désordonnés qui peuvent exister dans notre âme, afin que cette âme ait une alliée pour ramener en elle-même le bon ordre et la concorde, que l'harmonie nous a été donnée par les Muses. Quant au rythme, c'est le manque de mesure et de grâce dans lequel

(1) Strabon, X, p. 467.

se trouvent la plupart des hommes qui a excité, de la même façon, les mêmes Muses à nous le donner. » Platon et Aristote disent que l'on calmait certaines maladies furieuses par des chants et des danses (Platon, *ibid.*; Aristote, *Polit.*, VIII, 7). — Le médecin Asclépiade soignait avec succès les « phrénétiques » par la symphonie (Censorinus, *De die natali*, XII)....

La guérison du Cyclope Polyphème, atteint de folie pure (vers 11 de l'idylle XI de Théocrite), ne diffère donc pas des cures pratiquées par les médecins ou les philosophes.

Comment la « musique » pouvait-elle, dans l'idée des Anciens, débarrasser des passions?

Les passions, ayant un principe irraisonnable, peuvent ne pas obéir à la raison : de là, pour les dominer, la nécessité — outre la prière, les sacrifices, les purifications, ... — d'un moyen irraisonnable qui est la « musique ». Voilà l'idée capitale.

« Que l'âme ait en elle-même quelque chose de composé, de double, et de divers, la partie déraisonnable étant unie et adaptée par nécessité et par nature à la raison, Pythagore, semble-t-il, ne l'a pas ignoré : on peut le conjecturer d'après le souci qu'il a eu de la musique, qu'il a employée à la fois pour charmer et exciter l'âme ; il avait la persuasion que tout, dans l'âme, n'obéit pas à la raison et aux sciences, que tout ne peut pas, par la raison, être détourné du mal, mais que l'âme a besoin d'autre chose qui, de concert avec la volonté, persuade, façonne, soigne, afin qu'elle puisse entendre et suivre la philosophie. » (*De virtute morali*, 3).

Galien, après avoir rappelé que Posidonius et Platon prescrivent tel ou tel rythme, telle ou telle harmonie..., suivant la passion à guérir, parce que « la cause des passions détermine la façon de les guérir », ajoute : « Ce ne sont pas les jugements de la raison qu'ils réforment avec

les sons de la flûte ; mais, traitant la partie de l'âme sujette aux passions, partie irraisonnable, ils l'excitent ou l'apaisent par des mouvements irraisonnables. Ce qui est, dans l'homme, privé de raison, est affecté en bien ou en mal par ce qui est privé de raison ; quant à la raison, elle est affectée par la science et l'étude » (V, 472-473).

Aristide Quintilien (*De musica*, II, p. 61, édit. Meibomius) explique de même qu'il y a deux sortes de méthodes pour former l'âme raisonnable, ou l'âme sans raison, car il s'agit, pour l'intelligence, de la conserver libre et pure, pour la partie irraisonnable « qui s'agite sans règle, comme une bête sauvage, de la guérir et de la soigner, sans lui permettre de s'emporter à des excès, ni de s'affaïsser entièrement ».

Ainsi, d'après les Anciens, la musique exerçait une action d'ordre physique ou, si l'on veut, physiologique. Le médecin Hérophile avait observé que les rythmes musicaux ont une action sur le « pouls des veines » (nous dirions « des artères ») (1). D'autres avaient remarqué que la musique agit sur la respiration, les artères, les nerfs (Aristide Quintilien, *De musica*, II, p. 106-107).

Les mouvements produits dans le corps par la « musique » corrigent les mouvements produits par les passions : « Le mouvement apporté de l'extérieur surmonte l'agitation intérieure due à la crainte ou à la fureur » (Platon, *Leges* 791 a).

Mais les mouvements apportés par la « musique » doivent avoir de l'analogie avec ceux que produit la passion elle-même, « car il n'est pas possible d'aider l'âme, quand elle est dans une agitation extrême, par d'autres moyens que ceux qu'elle emploie quand elle est modérément agitée » (Aristide Quintilien, *De musica*, II, 66-67). « La joie, le chagrin, l'*enthousiasmos* (délire furieux) incommodent.

(1) Censorinus, *De die natali*, XII.

On peut les guérir par la musique, parce que la musique est quelque chose qui se produit spontanément dans l'âme sous l'influence de la joie, du chagrin, de l'*enthousiasmos* » (id., *ibid.*). C'est par la crainte et la pitié que la tragédie purifie les passions de même genre que la crainte et la pitié, a dit Aristote (*Poétique*, VI, 6). C'est en chantant son amour que le Polyphème de Théocrite guérit de cet amour.

La disparition d'une passion sous cette action de la musique s'exprime soit par le terme propre de guérison (*ιάσις, ἰατρύειν*, comme disaient les Pythagoriciens suivant Jamblique, *Vit. Pyth.*, p. 402, et d'autres), soit par des métaphores diverses.

C'est une « dérivation » :

« Les mouvements de l'âme qu'elle accomplit quand elle est dominée par des passions désordonnées, ils (les Anciens) ont essayé de les calmer en ramenant, par l'ouïe ou la vue, un état agréable dans l'ardeur vitale (1), de même qu'un cours d'eau emporté à travers des lieux escarpés et inaccessibles, ou bien se perdant dans des lieux marécageux, on le dérive vers une plaine accessible et fertile » (*De musica*, II, p. 67).

C'est une « digestion » : *καταπέπτειν* (Jambl., *Vit. Pyth.*, p. 402. Homère dit de même « digérer la bile », « digérer des soucis », et même « digérer une blessure », et Philétas, d'après Stobée, *Florilegium*, 124, 26, « digérer des souffrances »).

C'est un « redressement » : *ἐπανόρθωσις* (Jambl., *Vit. Pyth.*, p. 195).

C'est une « purification » : *κάθαρσις* (*ibid.*, p. 110, et souvent chez d'autres auteurs).

Théocrite a employé une autre métaphore encore : *ἐποίησιν τὸν ἔρωτα*, « il faisait repaître son amour » (vers 80).

(1) εἰς τὴν δὲ ἀκοῆς καὶ ὀψέως μετὰγοντες γλυκυθυμῖαν.

La faculté épithumétique étant une bête sauvage, il s'agit de la nourrir et de la mener se repaître sans qu'elle commette de dégâts, semble dire cette belle métaphore, tout comme la métaphore employée par Eschyle (*Agamemnon* 669) : *ἐδοῦκα γὰρ ὄρεν τὸ πάθος*. Et la métaphore garde bien l'idée que la passion est quelque chose de physiologique et qu'elle peut se guérir par un moyen physiologique.

VICTOR MAGNIEN,

Professeur à l'Université de Toulouse.

263. Magnien, V.: La médecine et la philosophie dans le „Cyclope“ de Théocrite. *L'Acropole* 2 (1927) 97—111.

Verf. stellt Beziehungen von Theokrita Kyklopengedicht (XI) zur praktischen Philosophie der Pythagoreer fest, bei denen die Heilung der Leidenschaften durch die Musik gang und gäbe war.

L'Acropole
2 1927 97-111

V.2605